

Écrire l'intime en voyage : Stendhal et ses voyages italiens

Apolline STRÈQUE

Dans une lettre à sa sœur Pauline de juillet 1812, Stendhal écrit : « Si je puis [...], *I will see again my dear Italy. It is my true country.* Non pas que j'y aime excessivement tel ou tel objet ; mais ce pays est d'accord avec mon caractère¹. » La « *dear Italy* » tient une place essentielle aussi bien dans l'œuvre de Stendhal que dans la constitution de son identité personnelle et auctoriale. L'Italie est le premier pays étranger dans lequel il se rend : elle permet, dès 1800, une initiation au voyage et à l'altérité du jeune Henri Beyle. Mais c'est aussi pour ce dernier le lieu fondateur d'une écriture de l'intime : l'*incipit* de la *Vie de Henry Brulard* indique, par une mise en scène particulièrement travaillée de la prise de conscience temporelle de soi au sein du décor urbain romain, que l'idée d'un projet autobiographique est liée à Rome même, notamment à son patrimoine et à son histoire, la rêverie sur l'histoire romaine ramenant l'autobiographe à l'idée de la fuite du temps personnel². Le *Journal*, du moins tel qu'il nous est parvenu, prend, de même, sa source à Milan : la première entrée, datée du 28 germinal an IX (18 avril 1801), est rédigée dans cette ville liminaire de l'identité stendhalienne. Enfin, sa *Correspondance*, telle qu'elle a été conservée et éditée, débute avec le premier

¹ Stendhal, *Correspondance générale*, t. II : 1810-1816, éd. Victor Del Litto, Paris, H. Champion, « Textes de Littérature moderne et contemporaine », lettre n° 804, 1998, p. 337. Toute référence à la *Correspondance générale* renverra à cette édition notée *CG*.

² Voir Stendhal, *Vie de Henry Brulard*, dans *Œuvres intimes*, t. II, éd. Victor Del Litto, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1982, p. 531. Toute référence aux *Œuvres intimes* renverra à cette édition notée *OI*.

voyage italien : la distance l'incite à prendre la plume pour écrire, notamment à sa sœur Pauline, correspondante privilégiée de sa jeunesse, et pour s'écrire. C'est pourquoi, malgré tout l'intérêt que présentent les passages du *Journal* et de la *Correspondance* sur les voyages en Allemagne, en Russie ou encore en France pour étudier le lien entre écriture du voyage et écriture intime, nous avons décidé de concentrer notre analyse sur l'Italie qui semble jouer un rôle plus essentiel dans la construction et l'expression de l'intime stendhalien. Mais, si l'Italie apparaît bien comme un espace épical de l'écriture intime stendhalienne, il convient également d'interroger la relation entre voyage et écriture de l'intime, voire entre écriture du voyage et intimité. En effet, le voyage a une incidence sur l'écriture de soi, notamment matérielle (comment trouver un espace à soi pour écrire en voyage ? Comment trouver le temps pour écrire dans un itinéraire souvent chargé ?) mais aussi quant au choix de la forme et des sujets abordés.

Stendhal a effectué de nombreux voyages en Italie³ et certains s'apparentent, par leur durée, à de véritables séjours, comme son expérience de consul à Civita-Vecchia de 1831 à 1842, interrompue par des voyages sur la péninsule italienne et en France. L'Italie est donc le pays du retour, comme il l'indique dans *Promenades dans Rome* en exprimant le désir de trouver, après six séjours à Rome, à la fin du voyage, le Léthé pour oublier ses merveilles et les redécouvrir à nouveau⁴ : c'est aussi en cela qu'elle possède un statut singulier pour Stendhal et plus particulièrement dans son écriture de l'intime puisque revenir lui permet, en se confrontant aux mêmes lieux, de mesurer les changements advenus dans sa vie et son identité... Les raisons d'aller en Italie sont nombreuses : il voyage en tant que soldat, diplomate aussi bien qu'en « touriste », dans le sens moderne qu'il donne à ce mot, ce qui influe sur sa perception des lieux et des paysages, son itinéraire et l'écriture de soi. Nous concentrerons notre attention sur des œuvres qui mettent en avant, en Italie, une écriture de l'intime viatique, notamment le *Journal* et la *Correspondance*, plus directement liés à l'intime, et *Promenades dans Rome* et *Rome, Naples, Florence*, qui relèvent plutôt de l'écriture du voyage. Au sein même de l'expérience de l'écriture, le voyage interroge l'intime et vice-versa : les notes du voyageur se confondent avec l'écriture de soi, et l'écriture viatique est contaminée par cette dernière.

³ Pour un détail de ces voyages, voir Victor Del Litto (éd.), « Tableau chronologique des voyages de Stendhal », dans Stendhal, *Voyages en Italie*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1973, p. 25-31.

⁴ Stendhal, *Promenades dans Rome*, dans *Voyages en Italie*, éd. citée, p. 752.

ÉCRIRE L'INTIME EN VOYAGE

Les sujets abordés par Stendhal en voyage dans son *Journal* et sa *Correspondance* sont assez similaires à ceux qu'il évoque en temps normal. Les occurrences du substantif « intimité » et de l'adjectif, qui peut également être substantivé, « intime », y sont assez rares, ce qui peut s'expliquer, comme le soulignent Brigitte et José-Luis Diaz⁵, par le fait que cette notion n'est pas encore bien définie sémantiquement. On en trouve pourtant une occurrence dans le *Journal*, à Civita-Vecchia, le 20 décembre 1834 : « Tiré l'épine du pied le 20, à midi moins dix minutes. Je souffrais depuis le 13. Joie qui suit l'opération. [...] Cette joie *intime*, récompense du courage⁶. » L'un des sujets privilégiés de l'écriture de l'intime chez Stendhal est donc la santé, associée ici à l'adjectif « intime ». Le diariste en observe avec attention l'évolution lors de ses voyages italiens et elle sature l'écriture de soi, dans la lignée du *Journal de voyage en Italie* de Montaigne. C'est particulièrement remarquable dans le *Journal* lors de son premier séjour en Italie, en tant que soldat : Stendhal porte une attention particulière à son corps qui constitue le seul sujet véritablement intime de ces entrées marquées majoritairement par le récit des opérations militaires. Il indique dans plusieurs entrées ses symptômes et le traitement suivi. Ainsi, le 17 mai 1801, il écrit : « Une prise de kina a diminué beaucoup mon accès⁷. » Puis, le 18 mai : « J'ai eu un accès de fièvre très fort cette nuit. J'ai envie de demander au g[énéral] la permission d'aller passer un jour à Milan pour consulter M. Gonel⁸. » Les déplacements sur le territoire italien sont soumis aux ordres militaires mais aussi à la santé du diariste. Enfin, le 27 mai, il fait état d'un nouveau traitement : « J'ai pris vingt-cinq g[rains] d'ipécacuana et un de tartre stibié qui n'ont pu me faire vomir qu'une fois et faiblement⁹. » Le journal intime fonctionne alors comme un journal médical, recensant précisément les évolutions de la santé du diariste. La correspondance fait également état de ces problèmes, et la maladie, causée par la spécificité du climat italien, peut alors suspendre pour plusieurs jours la correspondance comme il l'écrit à Adolphe de

⁵ Brigitte et José-Luis Diaz, « Le siècle de l'intime », *Itinéraires. Littératures, Textes, Cultures*, n° 4, *Pour une histoire de l'intime*, Anne Coudreuse et Françoise Simonet-Tenant (dir.), 2009, p. 117-146.

⁶ Stendhal, *OI*, t. II, p. 216.

⁷ Stendhal, *OI*, t. I, 1981, p. 7.

⁸ *Ibid.*, p. 8.

⁹ *Ibid.*, p. 9.

Mareste: « Je vous écris uniquement pour vous donner signe de vie, et d'une mauvaise vie. Le 26, [...] j'ai trouvé, dans la rue, qui? la *tramontana*, laquelle m'a donné un rhume abominable qui dure encore aujourd'hui¹⁰. » D'autres sujets relevant du domaine de l'intime, non spécifiques au cadre italien, sont abordés en voyage, comme la vie sexuelle et amoureuse du diariste qui fait l'objet de plusieurs entrées dans le *Journal*. Mais il est intéressant de voir que sa relation avec Angela Pietragrua contribue à l'évolution de sa perception de Milan où il revient en 1811, onze ans après son premier séjour et sa rencontre avec cette Milanaise. L'émotion profonde qu'il exprime en revenant dans cette ville est liée à son souvenir :

Mon cœur est plein. [...] Je suis sur le point de pleurer [...] Quel j'étais alors et quel je me retrouve! Il n'entre nul sentiment d'ambition dans cette réflexion. Je rapporte tout à M^{me} P[ietragrua] [...]. Quelle parole que onze ans! Mes souvenirs n'étaient point amortis; ils ont été vivifiés par un amour extrême. Je ne puis faire un pas dans Milan sans reconnaître quelque chose, et, il y a onze ans, j'aimais ce quelque chose parce qu'il appartenait à la ville qu'elle habitait¹¹.

L'émotion éprouvée à la redécouverte de Milan s'explique par la relation intime qu'entretient Stendhal avec cette ville : le voyage permet l'autoanalyse et la prise de conscience de la permanence des sentiments, le retour spatial est alors retour sur soi. Le discours intime viatique se constitue également autour d'autres sujets comme la musique, le théâtre et les lectures effectuées par l'auteur, mais aussi sa perception du patrimoine italien. En effet, certaines entrées du *Journal* sont caractérisées par la répétition anaphorique de « J'ai vu » qui dresse une liste des églises, statues, peintures, fresques, palais et musées qu'a pu visiter le diariste, comme à l'entrée du 24 septembre 1811 relatant la visite de Bologne :

J'ai vu la galerie Ercolani. J'ai vu l'Université. Beaucoup de brimborions d'histoire naturelle nuls pour moi, pire que nuls, ennuyeux. De là au musée (*salla della Nazione*). [...] Cet après-midi, j'étais sensible à la peinture. La finesse tendre du Guide m'a plu. [...] J'ai vu des Guerchin agréables, une *Madeleine* qui rappelle la sublime *Agar* [...]. J'ai vu les plâtres de l'école royale des Beaux-Arts, montrés par une espèce de sculpteur. [...] J'ai vu d'agréables petites statues de terre qui coûtent quatre ou cinq louis¹².

¹⁰ Stendhal, *CG*, t. IV : 1831-1833, 1999, lettre n° 1698, p. 133.

¹¹ Stendhal, *OI*, t. I, p. 735.

¹² *Ibid.*, p. 774.

Ainsi, l'écriture intime en Italie se caractérise plus spécifiquement par les impressions esthétiques éprouvées par le diariste, qui constituent l'essence de l'intimité stendhalienne. Le *Journal* permet une expression plus authentique sur ces impressions, comme à Florence à Santa-Croce : le récit de l'émotion esthétique éprouvée est marqué par une subjectivité plus forte que dans *Rome, Naples et Florence*, œuvre destinée à la publication, où ce même épisode est restitué de manière plus sobre et chronologique. Le diariste revient toujours au constat suivant, répété à plusieurs reprises : « Mon Dieu ! que c'est beau »



Vue de la place de Santa Croce, estampe, 1801.

et témoigne d'une émotion forte allant jusqu'aux larmes¹³. Les signes de cette expérience intime du choc esthétique sont gommés dans *Rome, Naples et Florence*. L'écriture de soi en voyage aborde des sujets qui sont, somme toute, ceux qui occupent l'écriture du diariste au quotidien : l'auto-analyse, qu'elle soit médicale ou amoureuse. Néanmoins, cette auto-analyse peut subir quelques variations dans ce cadre itinérant et la découverte du patrimoine italien par le voyageur permet un discours intime atypique.

En ce qui concerne l'écriture même, elle évolue également assez peu en voyage, même si l'on peut constater quelques changements. En effet, le *Journal* tient

¹³ Voir *ibid.*, p. 783.

compte des déplacements du diariste et certaines entrées se bornent à indiquer, dans un style fragmentaire, les déplacements effectués, comme le 23 décembre 1830 où l'écriture intime est réduite à la mention des étapes et à des considérations météorologiques : « 1830, décembre. Venise. Arrivé le 17 décembre au soir. Parti le 23 à midi : six jours. Première sensation de froid de l'année¹⁴. » Le style du diariste reste sensiblement le même en voyage qu'à Paris : il alterne entre entrées très brèves proches de la note et entrées plus travaillées visant à restituer une cohérence narrative, comme celles regroupées sous le titre « Journal du voyage dans la Brianza », du 25 au 29 août 1818, qui relatent chronologiquement chaque journée du séjour. L'activité scripturale peut aussi être mise à mal par les conditions de voyage qui troublent les conditions matérielles de l'écriture du diariste et de l'épistolier. Certaines entrées du *Journal* sont interrompues par le mouvement viatique ou le diariste peut être amené à ne pouvoir écrire durant plusieurs jours ; l'épistolier, soumis aux mouvements de l'armée, peine à recevoir ses lettres de manière suivie. Ainsi, lors de sa participation à la campagne d'Italie, Stendhal se plaint à sa sœur de ne pas trouver les outils adéquats pour écrire une lettre, réduit à « tracer lentement ces caractères informes avec une plume de poulet¹⁵ ». De même, alors qu'il est à Côme, il est contraint de suspendre la rédaction de son *Journal* : « Je sors à 11 heures pour aller à la fontaine Pliniana ; je suis de retour à 4 heures. C'était le moment d'écrire. Je préférerais... (Je suis interrompu ; on vient dîner sur la table qui me servait de bureau ; ma chambre est trop petite pour y écrire¹⁶.) » Les conditions de rédaction en voyage complexifient l'écriture intime, notamment en ce qui concerne le lieu, souvent une auberge dans laquelle le voyageur effectue un bref séjour et qui ne permet pas la mise en place d'un cadre privé. À l'armée, il semble ainsi difficile de trouver un espace à soi : la lettre est alors à la fois un moyen de maintenir un lien avec l'intimité familiale comme l'illustrent les nombreuses questions sur ses proches qu'il adresse à sa sœur, et de se constituer, dans le contexte militaire, un espace intime, immatériel et paradoxalement partagé, pour pouvoir exister, avec un autre lointain mais proche, Pauline. Cet espace est d'ailleurs protégé par Stendhal qui impose des règles à sa correspondante dès sa première lettre : « Je veux que tu ne montres tes lettres ni les miennes à personne. Je n'aime pas, quand j'écris de cœur, être gêné¹⁷. » Enfin, chez Stendhal, c'est l'écriture viatique qui, dans sa forme même, est contaminée par l'écriture intime : *Rome, Naples et*

¹⁴ *Ibid.*, t. II, p. 139.

¹⁵ Stendhal, *CG*, t. I : 1800-1809, 1997, lettre n° 10, p. 19.

¹⁶ Stendhal, *OI*, t. I, p. 887.

¹⁷ Stendhal, *CG*, t. I : 1800-1809, lettre n° 1, p. 3.

Florence et *Promenades dans Rome* se présentent sous la forme d'un journal de voyage, plus élaboré que le véritable *Journal*. On y retrouve les mêmes procédés stylistiques, comme le style paratactique, notamment dans les premières entrées de *Rome, Naples, Florence*¹⁸, ou le silence prolongé suite à un voyage, comme dans *Promenades dans Rome* pour le séjour à Naples¹⁹. Stendhal rédige d'ailleurs ces récits de voyage en appliquant les règles prescrites par son *Journal*: « Le voyageur qui s'amuse à écrire tout ce qu'il a lu sur le pays qu'il parcourt peut faire un journal en cent volumes *in-folio*. Celui qui note seulement ce qu'il a senti est très borné. Il ne peut avoir que l'*esprit*, l'autre a la *science*²⁰. » Il s'agit de trouver un équilibre entre ces deux extrêmes, ce qu'il illustre la forme hybride de *Promenades dans Rome* ou *Rome, Naples et Florence*, à la fois récits, journaux et guides de voyage, aussi bien que l'oscillation de l'écriture entre impressions subjectives et connaissances objectives. Enfin, on peut remarquer que la frontière entre l'écriture intime du *Journal* et celle, factice, de *Promenades dans Rome* et *Rome, Naples et Florence* est assez mince puisque le *Journal*, par bien des aspects comme les détails donnés sur les tarifs des auberges ou des déplacements, s'apparente à un journal de voyage.

LES SCÉNOGRAPHIES DU « MOI » EN VOYAGE

Si l'écriture intime, par les thèmes abordés aussi bien que par sa forme, évolue quelque peu en voyage, la nécessité d'une « scénographie de l'intime²¹ » reste la même. En effet, ainsi que l'ont montré Brigitte et José-Luis Diaz, l'intime, pour exister, « a besoin d'un minimum de théâtralité, aussi confidentielle soit-elle. [...] [S]ans miroir, sans écho, [il] n'existe pas : il n'est que silence²². » Chez Stendhal, le cadre du voyage italien semble exacerber ces scénographies du « moi ».

En tant que diariste, épistolier ou auteur, Stendhal multiplie les identités énonciatives pour mieux brouiller le discours intime. Si l'on peut estimer qu'il s'agit d'une tentative de protection de l'intimité, ces jeux de diffraction mettent aussi en avant une scénographie du « moi ». Dans son *Journal*, Stendhal multiplie les instances de l'écriture : « je » est le pronom le plus courant, mais on peut également remarquer la présence d'autres pronoms ayant

¹⁸ Stendhal, *Rome, Naples et Florence*, dans *Voyages en Italie*, éd. citée, p. 5.

¹⁹ Stendhal, *Promenades dans Rome*, *op. cit.*, p. 966-968.

²⁰ Stendhal, *OI*, t. I, p. 754.

²¹ B. et J.-L. Diaz, « Le siècle de l'intime », art. cité, p. 3.

²² *Ibid.*, p. 4.

pour référent le diariste. Le pronom « nous » s'impose dès 1801 dans le *Journal*, désignant l'armée française dont il fait partie. De même, alors qu'il apprend son départ pour l'Italie en mars 1811, Stendhal incite Louis Crozet à se joindre à lui, ce qui modifie temporairement l'énonciation diaristique: le « je » laisse place à un « nous » qui organise le voyage, indique les guides et récits à lire et écrit l'intime au pluriel, fixant notamment les règles à suivre pour cela: « Nous allons parler à cœur ouvert, comme à nous-mêmes, ne ménageant ni les expressions, ni les convenances²³. » Stendhal parle également de lui à la troisième personne du singulier, se désignant par « Beyle » mais aussi par « Dominique » et « Mocenigo », véritables pseudonymes de l'intime dans le *Journal*. Parfois, le diariste peut s'adresser à lui-même, sous l'effet d'un dédoublement, à la deuxième personne du singulier comme c'est le cas après une visite effectuée à Brera. Raffermi par le voyage et l'émotion esthétique, il écrit: « Ton affaire est-elle de vivre, ou de décrire ta vie? Tu ne dois faire de journal qu'autant que cela peut t'aider à vivre *da grande*²⁴. » Dans la *Correspondance*, Stendhal multiplie également les signatures diverses et fantaisistes et parle de lui-même à la troisième personne en évoquant « Stendhal » et « Bombet », deux pseudonymes. Néanmoins, ce phénomène n'est pas spécifique au voyage, et c'est dans *Promenades dans Rome* que le jeu des doubles et des masques empruntés pour dire l'intime se complexifie, en lien avec le discours viatique. Cette particularité tient, comme le souligne François Vanoosthuyse, au caractère « duel » de l'ouvrage, à sa « double structure, touristique et diaristique²⁵ ». Pour exprimer l'intime en voyage et le mettre en scène, Stendhal a donc recours à la structure diaristique. Néanmoins, dans *Promenades dans Rome*, on peut remarquer un phénomène particulier: le voyage s'effectue en groupe, « sept maîtres et un domestique²⁶ ». Si certains voyageurs restent assez peu déterminés, d'autres se détachent nettement, notamment Paul et Frédéric qui apparaissent comme deux *alter ego* du diariste-voyageur, complexifiant le discours intime. Il en va de même pour certains personnages secondaires, comme celui de la jeune Giulia:

À la première vue et sans aucun raisonnement métaphysique, une statue de Canova émeut jusqu'aux larmes une jeune femme italienne. Il n'y a pas huit jours que Giulia V*** a été obligée de cacher ses larmes sous son voile.

²³ Stendhal, *OI*, t. I, p. 658.

²⁴ *Ibid.*, p. 888.

²⁵ Xavier Bourdenet et François Vanoosthuyse (dir.), *Enquêtes sur les Promenades dans Rome: « façons de voir »*, Grenoble, ELLUG, 2011, p. 7.

²⁶ Stendhal, *Promenades dans Rome*, *op. cit.*, p. 599.

M^{me} Lamberti l'avait emmenée voir les *Adieux de Vénus et d'Adonis* de Canova ; et, en venant, nous parlions de tout autre chose, et par hasard fort gaiement²⁷.

Giulia, émue aux larmes par le groupe de Canova, apparaît comme un double du diariste. Il n'est d'ailleurs pas anodin qu'elle cache ses pleurs sous son voile : métaphoriquement, cet acte peut désigner la pudeur de l'auteur qui cache son émotion esthétique, profondément intime chez Stendhal, derrière des masques et des doubles multiples, parfois cyniques comme Frédéric, ou plus proches de lui comme Giulia.

La scénographie de l'intime passe également par la mise en place, à l'intérieur des écritures viatiques, d'un dispositif d'adresse : l'énonciation intime n'existe paradoxalement que parce qu'elle est adressée. Dans le *Journal*, le seul destinataire semblerait être le diariste lui-même, le journal n'étant pas censé être lu et n'étant adressé qu'à soi-même. Afin de complexifier la tâche d'un lecteur indiscret, Stendhal semble d'ailleurs adopter un langage peu compréhensible mêlant pseudonymes, allusions obscures, notes ou listes, dessins et italien, anglais et français. On remarque pourtant la mention régulière, en tête d'entrée, de « *For me*²⁸ » ou encore l'intrigant : « Souvenir. Notes pour moi²⁹. » Cela signifierait-il qu'il y aurait une énonciation double dans le *Journal*? Des passages qu'on montre et d'autres réservés au diariste? À plusieurs reprises, dans les entrées italiennes de 1811 intitulées « *A Tour through Italy* », apparaît une adresse directe à une instance extratextuelle : « Je prie qu'on se souvienne que tout ceci est une course de deux mois en Italie par un être un peu fou [...]. Je note le son que chaque chose produit, en frappant mon âme³⁰. » L'intimité est donc exposée aux yeux d'un potentiel lecteur comme si Stendhal, en regroupant ces entrées sous un seul et même titre, envisageait de le publier alors même qu'il insiste sur le caractère privé de ce journal, comme lorsqu'il écrit : « Dirai-je ce qui m'a ému le plus, en arrivant à Milan? (On va bien voir que ceci n'est écrit que pour moi.) C'est une certaine odeur de fumier particulière à ses rues³¹. »

Cette dichotomie est symptomatique d'une scénographie de l'intime. Dans la *Correspondance*, on trouve également des traces de cette nécessité d'un destinataire pour le discours intime : c'est plus particulièrement le cas des lettres

²⁷ *Ibid.*, p. 880.

²⁸ Stendhal, *OI*, t. II, p. 211 et p. 82.

²⁹ *Ibid.*, p. 194.

³⁰ Stendhal, *OI*, t. I, p. 752.

³¹ *Ibid.*, p. 736.

italiennes à sa sœur, qui insistent sur la nécessité de s'adresser à un être privilégié partageant la même sensibilité. Dans *Rome, Naples et Florence* et *Promenades dans Rome*, cette question du destinataire est particulièrement forte. D'une part, plusieurs passages du *Journal* sont remobilisés par Stendhal dans ses deux guides de voyage, publiés. D'autre part, le discours est toujours adressé selon un fonctionnement spécifique : les personnages voyageant avec l'auteur sont ceux auxquels le journal-voyage est donné à entendre, mais ils apparaissent comme des doubles des lecteurs, mettant en place une fiction intime complexifiant singulièrement la destination du discours. Le destinataire peut également être directement mis en scène dans le texte lui-même, par un système d'adresse, comme dans ce passage de *Rome, Naples et Florence* : « Le lecteur se moquerait de mon enthousiasme, si j'avais la bonhomie de lui communiquer tout ce que j'écrivis le 4 octobre 1816, en revenant de Desio³² ». Le lecteur est à la fois clairement indiqué comme le destinataire de ce journal-voyage mais l'auteur lui cache une partie de l'écriture de soi, par pudeur : le discours de l'intime existe alors en creux, dans la prétériorité.

L'INTIME AU MIROIR DU TEMPS

Le voyage joue pourtant un rôle spécifique dans l'écriture de soi : Stendhal revient en Italie et, s'il découvre de nouvelles villes et assure de nouvelles fonctions, le contact avec cette terre de l'intime lui permet de mesurer son évolution personnelle aussi bien que celle de son écriture. Ainsi, si le projet d'écriture de soi naît en Italie, à Milan en 1801, comme le diariste l'indique dans son *Journal*, celui-ci évolue rapidement.

Le premier séjour italien donne lieu à une écriture intime très factuelle, marquée par le contexte militaire du voyage. En 1811, le *Journal*, qui regroupe ces entrées sous le titre « *A Tour through Italy* », propose un discours plus développé : la dimension narrative est plus forte, les entrées se font plus longues et le diariste relate avec beaucoup d'attention, afin de les fixer, ses émotions face aux villes italiennes qu'il visite aussi bien que les différentes étapes de sa relation avec Angela Pietragrua. Les autres voyages et séjours italiens sont soumis à une écriture variable dans le *Journal* : en fonction des jours et des sujets, le diariste développe plus au moins sa pensée. On assiste néanmoins à une progressive évolution vers la note : le discours se fait moins construit, plus cryptique. Mais le retour en Italie est aussi une occasion pour le diariste de se relire et de dresser des comparaisons, de mesurer son évolu-

³² Stendhal, *Rome, Naples et Florence*, *op. cit.*, p. 297.

tion et celle de son écriture de l'intime : « J'ai relu aujourd'hui une partie du cahier *della Filosofia nuova*, écrit en messidor an XII. J'ai trouvé ce qu'il y avait de jeunet, peu profond, pas profond du tout même, ça n'est pas pensé³³. » Il évalue également son évolution personnelle grâce à l'Italie, comme en 1811 à Milan : « je me retrouvai enfin sur le Cours de cette porte Orientale où, tout jeu de mots à part, s'est passée l'aurore de ma vie. Quel j'étais alors et quel je me retrouve³⁴ ! » L'ensemble de ces entrées constituant le « *Tour through Italy* » mettent en place une perpétuelle comparaison entre 1801 et 1811, restituant une narration de l'intime liée à l'Italie. L'expérience initiale italienne a modelé son identité présente :

Les deux ans de soupirs, de larmes, d'élans d'amour et de mélancolie que j'ai passés en Italie, sans femmes, sous ce climat, à cette époque de la vie, et sans préjugés, m'ont probablement donné cette source inépuisable de sensibilité qui aujourd'hui, à vingt-huit ans, me fait sentir tout et jusqu'aux moindres détails³⁵.

C'est le retour aux mêmes lieux qui suscite l'auto-analyse et le souvenir, dans une logique mémorielle spatiale, souvent très précise³⁶, faisant, en 1811, apparaître des détails absents en 1801 du *Journal* : le discours intime s'élabore grâce à la mémoire stimulée par le retour. Le *Journal* sert donc aussi à mémoriser les voyages passés. La correspondance joue le même rôle puisque Stendhal relit fréquemment ses lettres et *Promenades dans Rome* comme *Rome, Naples et Florence* proposent aussi un feuilletage temporel du discours intime ; le diariste-voyageur y fait référence à ses voyages antérieurs en Italie, à ses souvenirs de touriste par une exophore mémorielle dysfonctionnelle puisqu'elle ne fonctionne que pour l'auteur, renvoyant le lecteur à des souvenirs intimes qui lui sont nécessairement inconnus car non publiés.

Le discours de l'intime stendhalien en Italie est confronté à l'Histoire, les aléas historiques motivant souvent ses voyages : les mouvements de l'âme, comme ceux de l'individu, sont donc liés à ceux de l'Histoire. Dès son premier séjour en Italie en tant que soldat, l'écriture intime est marquée par les événements historiques, comme le souligne l'état des lieux personnel,

³³ Stendhal, *OI*, t. I, p. 344.

³⁴ *Ibid.*, p. 735.

³⁵ *Ibid.*, p. 738.

³⁶ *Ibid.*, p. 744 : « Je passai à Milan vers les premiers jours de vendémiaire an X en allant de Brescia à Savigliano, rejoindre mon régiment. Antoine jouait avec mon casque et mon plumet dans le même appartement. »

que Stendhal effectue régulièrement dans son *Journal* à la fin de chaque année, du 20 décembre 1801 :

J'ai été nommé sous-lieutenant le 1^{er} vendémiaire an IX, et placé dans le 6^e dragons le 1^{er} brumaire. Je suis devenu aide de camp du général Michaud le 12 prairial an IX. Je l'ai quitté à Brescia pour rejoindre le corps le premier jour complémentaire même année. Je suis arrivé à Bra, où était la 4^e compagnie, dans laquelle je suis sous-lieutenant, le 7 vendémiaire an X³⁷.

L'Histoire organise donc à la fois les souvenirs en servant de repère, l'écriture intime, la perception de l'Italie et les trajets du diariste sur le sol italien. L'Italie apparaît ainsi à Beyle comme une échappatoire à la chute de l'Empire au printemps 1814 : « Je suis blasé sur Paris, nullement en colère (je dis ceci pour le B[eyle] de 1820). J'étais bien dégoûté du métier d'auditeur et de la bêtise insolente des puissants. Rome, Rome est ma patrie, je brûle de partir³⁸. » De même, la *Correspondance* comme le *Journal* insistent en 1830, à l'avènement de Louis-Philippe, sur la nécessité de profiter de cette opportunité historique pour obtenir un poste lui permettant de retourner vivre en Italie. L'Histoire sert aussi de repère à Stendhal dans l'écriture intime aussi bien que dans celle du voyage comme en 1824, lorsqu'il écrit le 17 septembre : « *The night of the death of Louis XVIII, I sleep for the first time at Richepans's lodgings*³⁹. » C'est également l'Histoire qui guide ses pas de visiteur, et notamment celle, très récente, de l'Empire, dont Stendhal cherche les traces glorieuses en Italie, se distinguant des voyageurs et des guides contemporains fascinés par la Rome antique. Ainsi, dès 1801, il se rend en pèlerinage sur les lieux de la bataille de Marengo et le temps historique lui sert à mesurer le temps individuel : « À trois lieues de Tortone, je vis le fameux champ de la bataille de Marengo. On voit quelques arbres coupés et beaucoup d'os d'hommes et de chevaux ; j'y passai quinze mois et quinze jours après le 25 prairial, jour de la bataille⁴⁰. » Ce même enthousiasme pour les lieux marqués par les victoires impériales se remarque dans la *Correspondance*, également en 1801, comme lorsqu'il écrit à sa sœur dans les environs de Brescia : « Lorsque j'étais rassasié du paysage, je me rappelais le sol que je foulais. Sept mille Russes périrent dans la retraite de l'an VII en voulant forcer le pont

³⁷ *Ibid.*, p. 32.

³⁸ *Ibid.*, p. 908.

³⁹ *Ibid.*, t. II, p. 76.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 26.

de Cassano que j'ai passé ce matin⁴¹. » Après la chute de l'Empire, Stendhal s'acharne à vouloir en retrouver les traces positives sur le sol comme sur les mœurs ou le patrimoine italiens. En effet, si le *Journal* évoque avec fierté la saisie française d'œuvres d'art italiennes, exposées alors à Paris au musée Napoléon, dans *Promenades dans Rome*, Stendhal entend, après la restitution de ces œuvres sous la Restauration, relever la réputation de la France en rétablissant les effets positifs de la politique impériale sur la péninsule. Aussi vante-t-il les bienfaits de l'administration et de la législation napoléoniennes qui ont permis la diminution des assassinats et de la corruption, comme le soulignent eux-mêmes les Italiens qu'il rencontre⁴², mais aussi la mise en valeur, l'entretien et la réparation du patrimoine romain, notamment antique, délaissé par les papes, grâce à la vaste campagne de fouilles lancée par Napoléon, désavouée par les guides contemporains mais que Stendhal entend bien mettre en avant :

Les savants qui font imprimer des itinéraires de Rome n'obtiendraient pas la licence du *maestro del sacro palazzo* (censeur en chef) s'ils indiquaient les travaux exécutés par ordre de Napoléon. Tous ces grands ouvrages, qui auraient immortalisé dix pontificats, sont censés faits d'après les ordres de Pie VII⁴³.

C'est le voyage, et plus particulièrement le voyage italien, qui permet la redéfinition des frontières du moi, de l'intime, par le lien établi avec une altérité géographique, historique et morale. L'élaboration d'une identité personnelle se double de celle d'une identité nationale paradoxale. En effet, Stendhal se constitue une identité transnationale, le faisant apparaître à la fois comme français, notamment dans sa volonté de mettre en valeur les mesures patrimoniales napoléoniennes, et italien, identité fantasmée héritée de la mère (un matrimoine?) et qui correspondrait à son être intime. Il écrit ainsi à Pauline :

Milan m'offre des souvenirs bien tendres. [...] C'est ici aussi que s'est formé mon caractère. Je vois tous les jours que j'ai le cœur italien, aux assassinats près, dont, au reste, on les accuse injustement. Mais cet amour fou pour la gâté, la musique et les mœurs très libres, l'art de jouir de la vie avec tranquillité, etc., tout cela est le caractère du Milanais⁴⁴.

⁴¹ *Ibid.*, p. 31.

⁴² Stendhal rapporte les propos d'Italiens regrettant Napoléon. Ainsi, dans *Rome, Naples et Florence*, un Milanais déclare au narrateur : « Je ris quand je vois les Anglais se plaindre d'y être assassinés. À qui la faute ? En 1802, Napoléon civilisa le Piémont par mille supplices qui ont empêché dix mille assassinats. », *op. cit.*, p. 365.

⁴³ Stendhal, *Promenades dans Rome*, *op. cit.*, p. 910.

⁴⁴ Stendhal, *CG*, t. II : 1810-1816, lettre n° 729, p. 235.

Les nombreux testaments rédigés par Stendhal soulignent sa volonté d'être enterré en Italie, avec une épitaphe en italien⁴⁵, le définissant comme « Milanese » : jusque dans la mort, il revendique cette identité italienne multiple dans son éclatement national. L'Italie est donc le lieu d'un retour sur soi, d'un retour à soi, d'une remise en question et d'une redéfinition de l'identité de Stendhal dans le discours intime.

Le voyage en Italie chez Stendhal, s'il se présente comme une source de l'écriture intime, la modèle également, dans le *Journal* comme dans la *Correspondance*, mais aussi dans les récits de voyage. Enfin, un *leitmotiv* intéressant se dessine, notamment dans le *Journal* : l'expression d'un nécessaire silence pour mieux faire naître l'intime, lui aussi mis en scène, comme dans ce passage : « Je cesse d'écrire parce que j'ai observé que je gâtais mes souvenirs, cette douce partie de la vie⁴⁶. »

⁴⁵ Elle varie légèrement selon les différentes versions de son testament, la définitive étant : « Arrigo Beyle, Milanese. Scrisse, amò, visse. »

⁴⁶ Stendhal, *OI*, t. I, p. 339.